

BARTABAS

**D'UN CHEVAL
L'AUTRE**

nrf

GALLIMARD

D'UN CHEVAL L'AUTRE

BARTABAS

D'UN CHEVAL
L'AUTRE

nrf

GALLIMARD

L'Éternel Dieu forma de la terre tous les animaux des champs et tous les oiseaux du ciel, et il les fit venir vers l'homme, pour voir comment il les appellerait et afin que tout être vivant portât le nom que lui donnerait l'homme.

Genèse, 2, 19

C'est l'aube... enfin ! Dans le barn, je les entends tout autour. Ils s'étirent un à un, lâchent des soupirs résignés. Ça tousse et pète comme une chambrée qui s'éveille. Dehors, le chant des oiseaux, timide, par intermittence.

Il est allongé là, nu sur les copeaux, tout éteint, sa tête sur mes genoux, mes doigts sans vie sur son chanfrein et son œil qui ne me voit plus. Il est parti... Encore un, parti... Ils sont tous partis, comme on s'endort, sans peur... Et moi je reste.

Encore un peu et je m'en irai, et la mémoire avec.

Allez ! Il faut dire... Les dire... Tous. Les dire pour que le temps n'avale pas leurs noms, en découdre avec ma mémoire, réveiller ce champ de bataille, ce charnier que les jours absorbent.

Je dois les faire revenir en moi, revivre seul à seul, pas à pas ce que nous avons vécu, pour qu'ils se dressent à nouveau, qu'ils dansent encore un peu. Un carrousel de morts-vivants... Le dernier tour de piste.

« Musique, lumière ! »

LE PETIT CHEVAL DE LA GROTTTE CHAUVET

L'origine du monde

Nous descendons à pas de sherpa jusqu'au fond de la grotte. Ici le temps n'a plus de prise, plus d'échelle sur laquelle s'appuyer. Dans la pénombre, l'odeur sans odeur de la pierre, l'odeur de la nuit des âges, une odeur sans repères, l'anesthésie avant le choc. Au détour d'un renfoncement, ou d'une protubérance, apparaissent ici et là un félin, un bouquetin, deux rhinocéros. Ils surgissent au gré des excavations de la paroi, comme si la forme de la roche avait inspiré le choix de l'animal.

Et soudain, l'invraisemblable. Un bestiaire. Une fresque immense couvrant tout un pan inversé de la grotte. Tigres des neiges, rhinocéros, mammouths, bouquetins, ils sont tous là, en mouvement, sauvages, vivants. Il y a aussi ces trois félins ; la ligne de leur dos épousant les arêtes de la pierre semble à l'origine de la composition de l'ensemble.

D'avoir passé tant d'heures à observer les chevaux pour tenter de les comprendre, j'imagine la patience qu'il a fallu à l'homme pour simplement approcher ces animaux ombrageux. Saisir l'ondulation de leur colonne, avant qu'ils ne disparaissent déjà. La fascination qui a dû être la sienne en découvrant ces espèces, si proches et si lointaines. La peur

qu'il a dû vaincre pour les observer de si près et pouvoir les décrire avec tant de justesse.

Sans doute l'animal fut-il à l'origine de la prise de conscience par l'homme qu'il devenait un homme. En faisant surgir de la roche ce bestiaire saisissant, il découvre qu'il peut représenter son émotion, la penser et créer.

En bas de la fresque, dans un renforcement, il y a un petit cheval tracé avec les doigts sur la glaise encore fraîche. Il me regarde de face et semble sorti de l'inconscient de celui qui l'a croqué il y a tout juste trente-cinq mille ans.

L'enfant de cinq ans que j'ai été a dû lui aussi vaincre sa peur devant le monstre de six cents kilos qu'on appelait cheval. Une peur née de la fascination qu'exerçait sur moi l'animal et que, pour des raisons que j'ignore, je me suis dit qu'il fallait surmonter. Oser aller à la rencontre des êtres différents comme de ses semblables fut la première leçon qu'il m'enseigna.

Si faire un pas vers eux fut pour moi un acte fondateur, les chevaux furent par la suite l'encre avec laquelle j'ai écrit mon histoire, celle des Zingaros. Une encre délétère, qui s'efface avec eux ; les aventures de théâtre ne sont-elles pas les premières à disparaître de la mémoire des hommes ?

Restent nos sensations, plus prégnantes ; je les porte encore d'un cheval l'autre.

J'ai vu parfois, dans le regard du cheval, la beauté
inhumaine du monde avant le passage des hommes.

HIDALGO

L'école buissonnière

— Gaffe à toi mon gars ! s'écrie le driver en sautant prestement sur le siège de son sulky, alors que son cheval s'élançe au trot, projetant à terre mes dix-neuf ans.

*Le coup passa si près que le chapeau tomba
Et que le cheval fit un écart en arrière.
« Donne-lui tout de même à boire », dit mon père.*

Pourquoi cette strophe de Victor Hugo me traverse-t-elle l'esprit, juste maintenant, le cul par terre, en regardant s'éloigner l'attelage trotinant ? Peut-être est-ce le seul fragment qu'il me reste en mémoire d'un bac péniblement extorqué lors du rattrapage de septembre, à cause de, ou grâce à, la brutale rencontre d'un camion et de ma mobylette.

Ce bac acquis par miracle fut une délivrance, suivie d'une amnésie libératrice – mais là, je la revois, la scène, comme si j'y étais. Dans cette classe du lycée Paul-Doumer de Courbevoie, je m'étais levé et avais déclaré tout de go au professeur médusé que ce Victor Hugo ne connaissait rien aux chevaux car, non, il est impossible à un cheval de faire un écart en arrière !

Il est six heures trente ce matin de janvier et me voilà le cul mouillé, traversant la cour du centre d'entraînement de Grosbois. Ça s'affaire autour des chevaux, machines à trotter aux naseaux dilatés et qui fument de partout. Ça sent l'alcool camphré et la sueur, à grands coups d'eau on rince bêtes et sulkys.

— Alfred ? Il est au bureau.

On me montre du doigt une porte entrouverte au fond de la cour.

Le bureau, une pièce vide d'âme ; un évier et une machine à café, quelques tasses, une boîte de sucres et, sur le mur, des photos de trotteurs passant en vainqueurs le poteau d'arrivée, tous casaque grise, toque et brassard jaunes. Enfin, le bruit d'une chasse d'eau, un pet sonore et voilà une porte qui s'ouvre.

Face à moi, rajustant son pantalon tant bien que mal sous sa bedaine, monsieur Alfred Lefevre, l'homme aux mille chevaux, le plus gros maquignon de France.

— Bonjour jeune homme, vous venez pour le cheval ?

— Hidalgo... Oui.

— Vous avez l'argent ?

Je lui tends mon enveloppe, qu'il ouvre négligemment.

— On avait dit combien déjà ?

— Mille deux cents francs, m'sieur.

— C'est un bon cheval, vous savez.

Tout en comptant, il sépare les billets en trois petites liasses qu'il plie en deux et glisse dans un imposant portefeuille sorti de la poche arrière de son pantalon. Après avoir remis le cuir en place, il me tend la main, une énorme main que je m'empresse de serrer et qui, à ma grande surprise, ne manque pas de douceur.

Cette poignée de main, je m'en souviens encore.

— Le cheval est à vous, jeune homme. Je préviens la SEP¹, vous pourrez le récupérer demain.

Voilà, je viens d'acheter mon premier cheval !

Jamais jusqu'alors je n'avais attaché d'importance à la possession d'un cheval. Pas les moyens. Pour moi, l'animal que je montais ou soignais était le mien, et peu importait son véritable propriétaire. C'était d'abord un nom. Un nom sur une fiche de carton disposé face au mien sur un tableau et que je découvrais à l'aube, ma selle sous le bras, dans le pigeonnier de la célèbre écurie du maître entraîneur André Adele. Un nom parmi presque deux cents autres, répartis en trois cours à l'entrée de Maisons-Laffitte, et qui n'étaient pas affichés sur les portes.

Une fois son box trouvé, j'allais me présenter à lui, le bouchonner en tentant d'évaluer son caractère. Après lui avoir curé les pieds, je le sellais et, une fois dans la cour, on me hissait sur son dos. Alors là, oui, c'était bien mon cheval, le mien pour un matin au moins, mon *guy*!, celui que j'allais « galoper » et « sauter » au premier lot sur les pistes d'Achères. Tous ces pur-sang qui m'étaient attribués le matin comme en course n'étaient pour moi que des sensations, sensations de vitesse, de puissance et d'agilité ; je ne connaissais d'eux que la joie d'aller jusqu'au poteau.

Mais là, maintenant, c'est une autre histoire, l'histoire de ma vie. Partir à l'aventure sur les routes avec un cheval dans ses bagages, c'est d'un coup la prendre, la vie, à bras-le-corps, avec son cortège de folies, d'inconnu, mais aussi d'angoisses et de responsabilités.

1. Société d'équitation de Paris.

Je viens d'adopter un enfant de six cents kilos : ce solide animal aux origines plus ou moins espagnoles, à la robe isabelle et au regard si doux se nomme Hidalgo !

Hidalgo, un nom prédestiné pour colporter la genèse d'une vie don quichottesque.

Caravane attelée, permis poids lourd en poche, j'embarque mon destrier dans un camion de fortune, et pars rejoindre mes compagnons d'infortune, dans un village dont je ne veux pas me rappeler le nom...

★

Il faut au poulain trois minutes pour se tenir sur ses jambes. Un homme, lui, parvient à peine à marcher à un an passé. Du haut de ses dix ans, c'est lui le maître cheval qui prend en charge mon débouillage.

Il me fait comprendre ses peurs, la brutale exigence de son corps massif et pourtant si fragile. J'apprends à trouver sa nourriture, à courir les scieries à la recherche de copeaux pour l'héberger dans les règles, à le soigner, à le conduire partout sans crainte, à ne dormir que d'un œil, à redouter la plainte qui m'appelle, celle qui me fait bondir la nuit hors de ma caravane, le sang d'angoisse et le nœud au ventre.

Oui, je dois respecter ses horaires et ses humeurs, devancer ses craintes pour pouvoir les apaiser d'abord, observer, anticiper ; il m'apprend à penser cheval. Et puis, il me faut à mon tour l'initier à son nouveau métier, nous bâtir un répertoire.

C'est un apprentissage par effraction. Nous devenons des braqueurs d'espaces publics ; les parcs et leurs pelouses immaculées, les terrains de foot de village ou les boulo-dromes en tapissette, tous sont nos aires de jeu, violées en

catimini, sous le regard bienveillant et curieux des passants, puis sous la vindicte des cons qui en général précèdent l'arrivée de la force publique !

Fuite au galop sans pourparlers. Battre en retraite, toujours, mais en gagnant chaque fois un peu de ce qui n'appartiendra qu'à nous. Nous nous construisons à la Bonnie and Clyde, sans calcul ni limite, à corps perdu.

Ce soir, dans le calme d'une halte, bercé par le chant des grenouilles, devant notre convoi installé pour la nuit, je le regarde décapiter goulûment l'herbe qui s'offre à lui. Cette vision bucolique apaise la tempête qui m'agite à l'intérieur. Parfois, il s'interrompt, relève la tête et me fixe, résigné. Il y a dans son regard de la compassion, celle des chevaux qui voient les pauvres hommes aller d'une comédie à l'autre.

★

Nous voici maintenant, d'un même élan tonitruant, déboulant place de l'Horloge. Éclairs sur le pavé. Debout sur son galop, crête au vent et lèvres noires, j'éructe en « sco-vatch », un poulet égorgé en étendard. Le maître des chevaux, le maître des rats et leurs complices s'inventent un dialecte et assèment leur provocation amoureuse à un public médusé. Parades de légende pour un festival d'Avignon alors à son zénith.

Il y avait tant de rage, tant d'amour à cracher ainsi à la face de ce que nous pensions être le monde.

« Moi je sais qui je suis », dit Don Quichotte.

★

Hidalgo fut le cheval de la préhistoire, celle du cirque Aligre, il a fait et vu naître Bartabas le Furieux. Ce nom d'ailleurs, ce nom de guerre, je me le suis tatoué pour la vie, et désormais il en sera de même pour celui de mes compagnons sabotés. Tous je les nommerai.

Je suis Bartabas le Furieux,
l'homme qui à cheval
va mesurer le monde.

ZINGARO

La naissance

Je ne suis pas à la recherche d'amis, mais de compagnons, des compagnons pour tracer la route que je me suis fixée, pour maintenir le cap dans les embruns de la vie, pensé-je en coupant le contact de mon Berliet, qui laisse échapper un dernier râle de son long nez fumant.

Depuis la banlieue de Bruxelles, il nous a valeureusement transportés, mon nouveau passager et moi, jusqu'à Aigues-Vives, petit village perché à cheval entre Nîmes et Montpellier, un périple ! En entendant le vrombissement de notre convoi résonner dans les rues du village, ils ont accouru de derrière l'église, où nous avons installé notre campement ; ultime halte avant le départ pour l'Espagne promise. Igor, le bel Igor, Branlotin la Désespérance, Nigloo, Cascabelle, et même Taillefert le chien et l'Amiral son fils. Tous ont dans leur regard comme une promesse d'avenir, une impatience pleine de curiosité. Tous sont là pour accueillir le divin enfant au cul du camion ! Depuis la caisse de bois cloutée on l'entend cogner, cogner les trois coups.

À l'ouverture du pont arrière, comme un lever de rideau, devant son public il apparaît debout sur son lit de paille,

noir, énorme, pas fini, hésitant à descendre du haut de ses presque douze mois. D'un bond, le corps tremblé, il s'élançait, les quatre sabots à l'aventure, pour atterrir lourdement au sol, bousculant l'assistance ébahie à laquelle se sont joints les curieux du village. De plain-pied au milieu de ses courtisans, le voilà à présent comme un seigneur ! Il en impose par son regard conquérant, son port de tête altier et dominateur, il est pataud mais ne manque pas de force pour un nouveau-né. Tous le détaillent en silence, comme hypnotisés, quand d'un seul élan, dans une envie soudaine de se déployer, il se lève du sol avec une facilité déconcertante. Vent de panique... On s'agite... Il s'impatiente... Autour, on tente de l'apaiser. Où aller ? Tous pris de court. La bête se chauffe et Taillefert d'aboyer, et l'Amiral d'en rajouter... Vent de panique.

— Ta gueule, Taillefert !

— Gayo, l'Amiral !

— Aux arènes, con ! Il faut l'amener aux arènes ! commande, avec l'accent, Pattus le menuisier, personnalité éminente du village et grand amateur de bouvine.

Et voilà que toute la petite troupe se met en branle, tentant tant bien que mal de contenir la force brutale du gamin impétueux, encadré par Taillefert et l'Amiral, surexcités comme des chiens de berger regroupant un troupeau de moutons affolés. Nous traversons ainsi le village d'Aigues-Vives en courant jusqu'à l'allée de platanes qui mène aux arènes municipales.

— Oh con ! La clef... J'ai oublié la clef, con ! Elle doit être à la mairie... J'y vais, con ! Attendez là.

Mais le monstre noir émoustillé par cette cavalcade ne tient plus en place. Il se cabre et lance ses sabots ailés de frison vers le ciel, tentant de boxer les nuages sous les hurlements des chiens en transe. Devant l'urgence de la situation,

Igor, d'un coup de talon bien appuyé par ses croquenots de montagne, fait sauter le cadenas et libère la porte du toril. N'en pouvant plus, à bout de corde, je lâche l'animal qui s'élançe au galop en décochant de puissants coups de cul libérateurs. Enfin, il s'arrête au centre de l'arène et, comme pris d'une envie pressante, gratte furieusement, tourne sur lui-même et se roule sur le sable blanc, indifférent aux deux clébardes qui s'égosillent de le voir au sol.

Il se relève, s'ébroue de toute sa masse, et voilà notre gros bébé noir talqué jusqu'au toupet qui s'élançe, oreilles couchées, gueule ouverte vers l'Amiral. Le clebs surpris par l'attaque s'enfuit, la queue entre les jambes. Et c'est au tour de Taillefert de détalier sous la charge du taureau noir au sabot velu. La corrida se prolonge ainsi un moment, le pou-lain répondant aux deux chiens qui tour à tour le provoquent et s'enfuient sous les « olé » d'un public hilare.

★

Savions-nous alors qu'il venait de nous offrir son plus beau rôle, celui qu'il allait assumer pour longtemps, le rôle du Frison Taureau, le minotaure équin ?

C'est ce soir-là, après avoir copieusement arrosé l'arrivée du nouveau venu, que nous avons décidé dans l'euphorie et à l'unanimité de le baptiser Zingaro. Il endosserait le nom de notre théâtre équestre et musical, premier nommé il donnerait à la troupe sa descendance. Plus tard, tandis que la fête se répandait dans la nuit et que s'épanchaient les cœurs imbibés, je me suis surpris, comme souvent, étrangement silencieux, à ne plus trouver ma place. J'éprouve dans ces moments le besoin de me retirer ; de m'évaporer sans au revoir ni salut. Je suis allé le rejoindre dans son box, je n'ai

pas allumé, je me suis glissé dans son antre comme on se glisse sous les draps de l'amante endormie.

Il était couché sur le flanc gauche, je me suis assis près de lui, il a tourné la tête vers moi sans se relever, un peu étonné de me voir là, comme sorti d'un songe. Peut-être rêvait-il de son plat pays, ces plaines vertes et horizontales piquées de boutons rouges à l'infini. Ses yeux étaient grands et doux, son regard si profond, plein de grâce, la grâce de ceux qui n'ont pas encore la parole.

Je me souviens de la manière dont nous étions alors, encore étrangers et pourtant si proches ; ce moment, cette communion, ne ressemblait à rien de connu. Zingaro... Je lui ai chuchoté son nom, plusieurs fois. Zingaro... Zingaro, mon fils...

Cette nuit-là, nous avons fait un pacte, un pacte pour la vie : j'allais contaminer son animalité et il allait me permettre d'exister parmi les hommes. Aux humains de mon espèce, nous allions nous révéler. Pour la vie.

Que mon cheval aussi
soit insolent et bouscule
les convenances.

CHAPARRO

Purgatoire

Depuis six heures ce matin, assis sur la barrière de fer, je les observe.

Ils sont bais, gris, alezans, isabelle, longs, courts, dodus, ou malingres, ils ont presque tous les crins coupés et portent un numéro sur la croupe, un autre sur l'épaule, taillés au ciseau à même le poil. D'origine inconnue, ils sont d'ici et d'ailleurs, d'Espagne ou de Pologne aussi, des bâtards de la vie. Ils sont arrivés dans des wagons de bois brun sans fenêtres, débarqués directement sur le quai d'à côté. Dans la grande stabulation couverte, à l'abri du soleil, les juments sont séparées des mâles. Au sol, un mélange de tourbe et de crottin. Dans les râteliers, c'est foin à volonté.

Paisibles et résignés, ils sont presque immobiles. Chacun semble avoir trouvé sa place dans une fausse indifférence. On dirait qu'ils se connaissent, se reconnaissent, peut-être se racontent-ils en silence.

Et puis il y a ce petit cheval rouan qui porte encore cri-nière. Poitrail bien éclaté, il paraît sain de membres, un peu stressé, il va et vient, interroge l'un et l'autre, ne trouvant pas sa place. Il est vif et son regard est franc.

— Et celui-là ?

— C'est un espagnol... Mon père l'a rentré de Gérone hier.

— Il a quel âge ?

Il lui pose une main lourde sur le chanfrein, juste au-dessus des naseaux et, avec deux doigts, lui ouvre la bouche.

— Dix ou douze ans... Mais il a encore du gaz !

— J'vois ça.

— Il s'appelle Chaparro.

— Comment tu le sais ?

— C'est mon père... Ses chevaux n'ont jamais de papiers, alors il leur donne des noms espagnols. Ça marque bien pour le commerce !

Lui c'est Christophe ; son père, Louis Herald, important maquignon de Nîmes, fait commerce de chevaux pour la viande.

C'est lui qui numérote tous les chevaux en partance ; il m'avait appris comment tracer les motifs que les gitans de Badajoz dessinent sur la croupe et la queue de leurs mules, en plaçant la lame des ciseaux perpendiculairement aux épis. Nous étions devenus amis et son père l'avait enfin autorisé à sortir un cheval qui me plairait.

Temps révolu, où le sentiment côtoyait la barbarie et où il était encore possible d'exfiltrer un condamné à mort.

— C'est lui, là, que je veux... Chaparro !

— O.K., tu l'auras au prix du couteau. Viens ce soir. Avec ton camion, passe par le quai derrière.

Il parle bas et se la joue mystérieux.

— Pour tes queues, il faut aller les choisir dans l'échau-doir. Suis-moi.

Une fois passées les deux grandes portes de fer restées entrouvertes, nous longeons les murs en silence, l'un derrière l'autre, comme des voleurs dans une église.

Un homme amène un cheval au bout de sa corde, il porte des bottes de caoutchouc. Après avoir salué mon guide d'un mouvement du menton, il jette sur moi un regard hostile. Son cheval, lui, ne semble pas comprendre, il est juste effrayé par le jet d'eau qui balaie le sol. Presque sans un mot, l'homme lui maintient la tête à l'aide de son licol de toile, un autre lui pose le pistolet entre les yeux. En guise de détonation, un claquement sec et mat, la tige de fer lui transperce le front d'un trait. Il fait un bond en repliant sous lui les deux antérieurs, ses postérieurs se ploient au niveau des jarrets. Il retombe lourdement au sol... Encore un spasme, et tout son corps se détend.

Levé par les postérieurs à l'aide d'une chaîne motorisée, à peine sa tête quitte le sol qu'on lui tranche la gorge ; le sang s'écoule, lourd et chaud, dans de grandes bassines que l'on déverse dans un tonneau de plastique jaune.

Commence alors le dépeçage.

D'un geste précis, quotidien, un autre homme fend la peau de bas en haut, libérant les deux postérieurs crochetés au plafond, qui s'écartent d'un coup. La peau nacrée se déploie comme une voile au-dessus de la carcasse recouverte de graisse claire... On dirait un vaisseau fantôme !

Une fois vidé de ses tripes et boyaux, le corps écorché est sectionné en deux à coups de hache, puis dirigé vers les chambres froides.

Ce rituel sacrificiel joué sans emphase ni pathos me fascine, et ces hommes en blouse blanche maculée de sang, la tête couverte de leur calot, avec leurs couteaux à la ceinture et qui, les manches retroussées, lavent au jet leurs avant-bras, ne manquent pas de noblesse. Ils me rappellent les photos jaunies de mon grand-père, chirurgien des Hôpitaux de Paris posant avec tout son service. Mêmes blouses et toques blanches, tous en rang bras croisés, clope au bec.

Quant à ces carcasses suspendues sur les crochets roulants, formes abstraites, striées de noir, ombrées de violet, de rouge carmin mâtiné d'aplats mauves, elles m'émeuvent. Je me retrouverai, bien plus tard, dans les tableaux de Bacon.

Nous arrivons dans l'échaudoir, des peaux sont étendues au sol, poil contre terre, elles sont lavées puis pliées comme des draps qu'on empile sur des palettes. Seules dépassent les têtes, cagoules vides de sens, sans forme ni regard et qui pendouillent des naseaux.

Devant moi, deux grandes caisses de bois pleines de queues ; elles sont noires ou beiges ou grises, pêle-mêle, encore tachées de sang et d'urine.

— Tu peux choisir parmi celles-là... C'est celles des juments.

En effet, elles ont peu de valeur ; impropres à la fabrication d'archets car trop cassantes d'avoir été leur vie durant au contact de l'urine. Alors que celles des mâles, après avoir joué avec les mouches, feront chanter les notes en guise de requiem.

★

Chaparro fut un petit cheval généreux et volontaire. Avec lui nous avons vite appris ; moi à longer un cheval de voltige, lui à le devenir et ses cavaliers à découvrir sur son dos les promesses de l'à-terre-à-cheval.

Lors des spectacles du *Cabaret équestre*, grelots aux paturons, ses voltiges avaient des airs de samba. Il avait l'enthousiasme communicatif de ceux qui ont côtoyé la mort et sont reconnaissants à la vie.

BARTABAS

D'un cheval l'autre

« C'est ce soir-là, après avoir copieusement arrosé l'arrivée du nouveau venu, que nous avons décidé dans l'euphorie et à l'unanimité de le baptiser Zingaro. Il endosserait le nom de notre théâtre équestre et musical, premier nommé il donnerait à la troupe sa descendance. Plus tard, tandis que la fête se répandait dans la nuit et que s'épanchaient les cœurs imbibés, je me suis surpris, comme souvent, à ne plus trouver ma place. J'éprouve dans ces moments le besoin de me retirer ; de m'évaporer sans au revoir ni salut. Je suis allé le rejoindre dans son box, je n'ai pas allumé, je me suis glissé dans son antre comme on se glisse sous les draps de l'amante endormie. Il était couché sur le flanc gauche, je me suis assis près de lui, il a tourné la tête vers moi sans se relever, un peu étonné de me voir, comme sorti d'un songe.

Cette nuit-là, nous avons fait un pacte : j'allais contaminer son animalité et il allait me permettre d'exister parmi les hommes. Aux humains de mon espèce, nous allions nous révéler. Pour la vie. »

Écuyer d'exception, chorégraphe, metteur en scène, réalisateur, Bartabas a inventé une forme inédite de spectacle vivant : le théâtre équestre. De Cabaret équestre à Ex Anima, en passant par Chimère, Éclipse ou Loungta, les spectacles de la compagnie Zingaro, qu'il a fondée il y a trente-cinq ans, ont triomphé dans le monde entier.

D'un cheval l'autre est son premier récit, un autoportrait à travers l'histoire des chevaux qui ont marqué sa vie.



D'un cheval l'autre
Bartabas

Cette édition électronique du livre
D'un cheval l'autre de Bartabas
a été réalisée le 24 janvier 2020 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072879173 – Numéro d'édition : 361599).
Code Sodis : U30772 – ISBN : 9782072879180.
Numéro d'édition : 361600.